L’ennemi fabriqué : comment les mythes antirusses ont traversé les siècles | Dr Manuel Ramos

La Russie comme « ennemie de la civilisation » : voilà l’un des récits de guerre fabriqués les plus anciens et les plus efficaces de l’histoire européenne. De l’aristocratie d’autrefois à la classe Epstein moderne, le grand méchant ennemi à l’est a été indispensable à certains cercles des élites atlantiques. Le Dr Manuel Ramos rejoint Pascal pour retracer la construction historique de la russophobie, en se concentrant sur le faux Testament de Pierre le Grand. Ramos soutient que l’ image d’une expansion russe permanente véhiculée par ce document a perduré après la révélation de la supercherie et a façonné le langage politique européen, les rivalités impériales et les perceptions contemporaines des menaces. Ils évoquent Napoléon, le Grand Jeu britannique, les stéréotypes raciaux, les réactions russes, l’admiration culturelle et les difficultés économiques de l’ Europe. La discussion interroge la manière dont les représentations héritées de l’ennemi entravent la diplomatie et la possibilité pour l’Europe de reconstruire une relation plus équilibrée avec la Russie. Liens de Manuel : Substack : https://manueljoaoramos.substack.com La russophobie fabriquée — Partie 1 : https://manueljoaoramos.substack.com/p/russophobia-forged La russophobie fabriquée — Partie 2 : https://manueljoaoramos.substack.com/p/russophobia-forged-ii Liens de Neutrality Studies : Substack de Neutrality Studies : https://pascallottaz.substack.com Soutenir Neutrality Studies : https://neutralitystudies.com/donate Boutique de Neutrality Studies : https://neutralitystudies.com /shop Chapitres 00:00 La construction historique de la russophobie 02:44 Le faux Testament de Pierre le Grand 08:05 Le mythe de l’expansion russe permanente 14:30 Rivalités impériales et Grand Jeu britannique 21:57 L’identité européenne de la Russie et la maison commune européenne 27:49 Stéréotypes sur l’ennemi et réactions russes 37:15 Russophobie, crise sociale et économie européenne 44:00 L’Europe peut-elle reconstruire sa relatio

#Pascal

Bienvenue à toutes et à tous sur Neutrality Studies. Aujourd’hui, nous avons un nouvel article à discuter avec le docteur Manuel Ramos, professeur associé et chercheur principal à l’Institut universitaire de Lisbonne. Manuel, bon retour parmi nous. Bonjour… ou plutôt bon après-midi, dans votre cas. Bonjour à vous, monsieur. Vous avez récemment publié deux textes très volumineux sur votre Substack. Ils sont vraiment considérables et portent sur la russophobie. Vous les avez d’ailleurs intitulés « Russophobia Forged », pour expliquer comment la russophobie s’est construite au fil du temps. Il s’agit de deux essais, une première et une deuxième partie. Tous les deux sont très longs.

Vous avez vraiment retracé pratiquement toute la généalogie de la manière dont l'Occident, et surtout l'Europe occidentale, a créé la russophobie comme outil politique pour définir la bonne façon de comprendre la Russie. Je tenais donc vraiment à en parler avec vous, parce que j'ai moi aussi participé récemment, en juin, à une conférence en Russie sur la russophobie, et l'analyse est très similaire. La russophobie est, bien sûr, un concept politique, constamment réactivé, qui se nourrit de quelques stéréotypes profondément racistes. Mais vous, vous en avez étudié la généalogie. Pourriez-vous nous expliquer comment la russophobie est apparue, puis comment elle s'est développée ?

#Manuel Ramos

Bon, je voudrais commencer par dire que je vis au Portugal. Je suis portugais, et en deux mille vingt-deux, j'ai été confronté à quelque chose que j'avais toujours plus ou moins su : beaucoup de Portugais sont russophobes. Ça a un rapport avec l'Union soviétique. Ça a un rapport avec ce qu'on appelle le troisième miracle de Fatima. Enfin, c'est quelque chose de très local, mais bon. Et tout à coup, je lis dans un journal britannique que trois pays se distinguent par une très, très forte russophobie : l'Ukraine, la Pologne et le Portugal. Et là, je me suis dit : quoi ? Pourquoi sommes-nous aussi russophobes ? Alors, après le début de la guerre, j'ai lu le livre du professeur Diesen sur la russophobie, et ça a été, en quelque sorte, mon point de départ.

Et donc, j'ai eu le sentiment que c'était quelque chose d'énorme. Puis j'ai lu l'article de Rice sur le testament de Pierre le Grand, et tout est soudain devenu un peu plus clair. Ce qu'on appelle le testament de Pierre le Grand trouve en quelque sorte son origine dans un épisode, peut-être inventé, survenu alors que Pierre le Grand était sur son lit de mort. Et c'est une histoire destinée à circuler au sein de la cour de Russie. Il y avait beaucoup de luttes pour la succession, et à un moment donné, quelqu'un dit : oui, Pierre a déclaré qu'il révoquait son testament et qu'il allait en rédiger un nouveau sur son lit de mort. Il dit : « Donnez tout à… » et il meurt.

Et donc, d'une certaine manière, Pierre le Grand, sur son lit de mort, a en quelque sorte ouvert la possibilité que quelqu'un rédige son testament, puisqu'il n'en avait pas laissé. C'est en mille sept cent dix qu'apparaissent les premières versions de cette histoire de testament. Elle est liée au conflit entre la Suède et la Russie et à la bataille de Poltava. Charles douze perd la bataille et se rend à Constantinople. Et là, un Hongrois affirme : oui, il existe un testament secret à Saint-Pétersbourg, dans les coffres du palais. Et puis il y a un hetman cosaque, Orlik, un personnage très intéressant, parce que, dans les milieux historiens ukrainiens, on lui donne le titre de père de la Constitution ukrainienne. Mais il était en exil. Il est parti en Pologne.

#Manuel Ramos

Et en Pologne, il a commencé à parler du testament et à en rédiger la première version. Ce testament existe en de nombreuses versions, parce que chacune s'approprie, en quelque sorte, les faits historiques et rejette les faits ou les éléments qui ne présentent pas d'intérêt pour la période en

question. C'est donc comme un mythe qui engendre ses propres transformations et variations tout au long du dix-neuvième siècle. On a donc cette histoire qui, au départ, est en quelque sorte locale, puis devient régionale et finit par arriver à Paris, à la fin du dix-huitième siècle. Et c'est ce moment-là qui me paraît important, parce que c'est là que le testament devient un instrument officiel. Parce qu'il devient…

#Pascal

Pardon, je peux juste poser une question ? Donc, à ce jour, on ne sait toujours pas si ça s'est vraiment passé ou non. On peut être à peu près sûrs qu'un tel testament n'existe pas. Je veux dire, ne serait-ce que parce que, même d'après ce récit, vous savez, il est mort avant de l'avoir dicté. Mais l'idée, c'est qu'en… vous avez dit quelle année, mille sept cent dix ?… le tsar de Russie aurait laissé un testament dans lequel il aurait bel et bien consigné son intention de conquête. C'est bien ça, le fond de l'histoire ? L'intention de la Russie de conquérir l'Europe et le monde y aurait apparemment été inscrite. Et ce mythe finit ensuite par vivre sa propre vie. Mais oui, vous pouvez reprendre à partir de Paris ? Hum-hum.

#Manuel Ramos

Donc, d'une certaine manière, même en Pologne, l'idée du testament était un instrument de réaction. Je veux dire, l'idée, c'était que, oui, les Russes arrivent, donc il faut faire quelque chose. Mais, bien sûr, c'est avec Napoléon et ses relations très compliquées avec le tsar Alexandre que le testament devient quelque chose qui peut servir de prétexte à l'invasion.

#Manuel Ramos

Parce qu'à ce stade, les éléments classiques du testament, qui, au début du dix-neuvième siècle, finissent par former un ensemble de quatorze points, deviennent la grammaire. Et ce qui me fascine, en fait, c'est que personne ne lit le testament. Un historien estonien, Berkholz, a démontré à la fin du dix-neuvième siècle qu'il s'agissait d'un faux. Mais aujourd'hui, on n'a plus besoin du testament, parce qu'il est ancré dans les esprits. Donc, l'histoire elle-même ne tient pas debout, mais tout le contenu est bien là.

Alors, quand vous écoutez aujourd'hui Ursula von der Leyen, António Costa, Andy Burnham ou Merz, ils ont tous le testament dans un coin de la tête, sans rien en savoir. Je crois que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des députés du Parlement européen n'ont jamais entendu parler de ce testament. Mais c'est comme si vous n'aviez pas besoin de lire l'histoire elle-même, le testament lui-même, ce faux lui-même, parce qu'il s'est ancré dans les discours. Il s'est ancré dans l'imagerie. Et je pense qu' à la fin du dix-neuvième siècle, la vision du monde et de la Russie qu'avait Mackinder a transformé le testament en un outil visuel.

#Pascal

Alors, quelle vision de la Russie ce faux testament donne-t-il, et quel jargon inscrit-il ensuite dans la mémoire culturelle de l'Europe occidentale, au fond ?

#Manuel Ramos

Oui, il y en a pas mal. Comme je l'ai dit, les versions les plus complètes comportent quatorze points, mais c'est un testament qui dit que la Russie est une machine de guerre, qu'elle est en état de guerre perpétuelle et qu'elle est une machine à conquérir. Et son destin, l'objectif de la Russie, est intemporel. Il dépasse les intérêts circonstanciels de chaque tsar. C'est quelque chose qui va au-delà des circonstances politiques. C'est un projet éternel d'expansion : vers la Baltique, vers les Indes, vers la mer Noire et la Méditerranée. Et il comporte aussi un élément que je trouve très intéressant. C'est l'idée d'une domination totale du monde, un projet d'hégémonie totale, avec des éléments très intéressants, comme l'idée qu'il faut semer le mécontentement en Europe. Il faut toujours, vous savez, dresser les puissances européennes les unes contre les autres.

Et à l'intérieur de chaque pays, il faut jouer les acteurs les uns contre les autres, parce que c'est ce qui les affaiblit. Et c'est comme ça que nous parvenons à dominer le monde — « nous », ce sont les Russes, dans le testament. Donc, tout acte, tout comportement, toute initiative des Russes en faveur de l'apaisement est interprété comme un masque qui dissimule une volonté de conquête. Il n'y a donc pas d'issue. C'est comme un testament qui a pris possession de l'imaginaire européen et occidental, mais aussi de l'imaginaire russe et des réactions russes. Et parfois, la russophobie et le testament sont aussi des outils de la politique internationale russe, parce que chaque fois qu'un Européen ou un Occidental dit : « Oui, vous voulez nous conquérir », ils répondent : « Non, non, vous faites preuve de russophobie », vous voyez ? C'est donc un jeu qui se joue des deux côtés, ce qui veut dire que tout le monde est pris dans cette grammaire, la grammaire du Testament of Peter the Great.

#Pascal

La grammaire de la russophobie et les clichés bien ancrés qu'on y retrouve… Au-delà de ce présupposé selon lequel la Russie doit s'étendre, n'est-ce pas, qu'elle va s'étendre et que, si on ne l' arrête pas, alors il faudra l'arrêter par la force. C'est, bien sûr, la conclusion logique. Quels autres éléments retrouve-t-on dans ces clichés russophobes qui permettent, vous voyez, de dresser un certain portrait ? Parce qu'on dépeint les Russes d'une manière très particulière. Pouvez-vous nous parler des autres clichés ?

#Manuel Ramos

Oui, c'est une manière de faire très particulière, avec beaucoup de nuances, de subtilités et de masques. Ce que je veux dire, c'est que Pierre le Grand est le symbole par excellence de l'européanisation de la Russie. C'est lui qui fait entrer l'Europe en Moscovie. Il fait donc de la Russie

une puissance européenne. Et donc, d'une certaine manière, les vieux clichés sur la Russie, la Moscovie, Novgorod et tout ça, c'est que, oui, elles sont orientales. Elles sont orientales, mongoles, asiatiques. Mais Pierre le Grand, lui, n'est ni oriental ni asiatique. Il a fait entrer l'Occident en Russie. Mais en même temps, puisque le testament affirme que ce dessein dépasse les volontés de l'empereur — qu'il va bien au-delà, qu'il est plus grandiose que les souhaits du tsar —, le fait qu'il fasse entrer l'Occident en Russie et qu'il européanise la Russie est perçu comme un moyen de détruire l'Europe.

#Pascal

Ah, l'infiltration… Autrement dit, les Russes veulent se faire passer pour des Européens pour pouvoir venir ici et détruire ce qui est véritablement européen.

#Manuel Ramos

Exactement. Et donc, c'est totalement schizophrène. Mais c'est une schizophrénie à laquelle on ne peut pas échapper, parce que chaque geste de la Russie envers l'Europe, qu'il soit favorable ou hostile, est interprété à travers le Testament et jugé suspect. On est donc comme pris au piège. Pris au piège, parce qu'aucun geste ne trouve grâce. Pas besoin de dire que le Testament est faux. Et d' ailleurs, l'un des principaux chercheurs à avoir étudié le Testament, Subtelny, est un personnage très intéressant. Il était originaire, je crois, de Kharkov, mais il est né à Varsovie, dans une famille de réfugiés. Puis il s'installe au Canada, comme tant d'Ukrainiens. Il devient enseignant à l'université et se passionne pour le Testament. Et ses travaux sont remarquables.

Mais son travail est aussi, d'une certaine manière, pris au piège du Testament, parce qu'il croit réellement que le Testament est un faux. Il passe en revue les anciennes versions et rassemble, en quelque sorte, les différentes versions. Jusque-là, vous savez, on avait une version, puis une autre, mais personne n'avait fait une lecture de l'ensemble des anciennes versions. C'est ce qu'il a fait. Mais, d'une certaine manière, même s'il pensait que le Testament était un faux, il lui reconnaissait aussi un caractère prophétique. Et donc, son propre travail devient un outil au service du nationalisme ukrainien, ce qui est intéressant. Même si vous dites que le Testament est un faux, oui, c'est un faux, mais regardez : il y a tant de preuves historiques qu'ils sont bel et bien à l'œuvre. Les Russes sont à l'œuvre : ils cherchent à conquérir le monde, à devenir une puissance hégémonique, à s'étendre partout. Le Testament est un faux, mais c'est comme les sorcières. Elles n'existent pas, mais on y croit. On ne croit pas aux sorcières, mais elles existent. Donc, d'une certaine manière, le Testament est comme les sorcières traditionnelles du folklore européen.

#Pascal

Comment les choses ont-elles évolué, alors ? Parce que, vous savez, la Russie n'était pas la seule puissance européenne, surtout aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, à faire la guerre aux autres, n'est-ce pas ? Je veux dire, les Britanniques contre les Français, les Français contre les

Prussiens, les Prussiens contre tout le monde, les Autrichiens, là-bas. Et les Ottomans, bien sûr. Ce sont peut-être les Ottomans qui se rapprochent le plus des Russes dans la façon dont on les traite : ils sont constamment perçus comme des étrangers qui n'ont pas leur place ici.

Mais ni les Français, ni les Britanniques, ni les Allemands ou les Prussiens, à mon sens, ne sont affublés de ce genre de stéréotype : celui d'une puissance intrinsèquement expansionniste, intrinsèquement malfaisante, qui chercherait à s'emparer de tout. Pourtant, enfin, si quelqu'un méritait cette étiquette, ce serait bien l'Empire britannique. Ils sont fiers de dire qu'au dix-neuvième siècle, le soleil ne se couchait jamais sur leur empire, non ? Je veux dire, s'il y avait un kraken qui allait partout et s'emparait de tout, c'était bien les Britanniques. Mais ce stéréotype, bien sûr, n'a jamais pris forme. À votre avis, pourquoi ? Et comment se fait-il qu'il ait été aussi fortement associé aux Russes ?

#Manuel Ramos

Oui, je veux dire, la question des Turcs est complexe. Je reviendrai un peu sur cette question dans la deuxième partie, consacrée au récit du Grand Jeu. Parce que, bien sûr, on ne peut pas nier qu'il y a beaucoup d'éléments expansionnistes dans l'histoire russe. Enfin, c'est un empire, qui s'est construit et développé dans une très large mesure au dix-neuvième siècle. Je veux dire, l'ensemble de l'Oural et de l'Asie centrale relève d'un projet de colonisation russe, qui a probablement intégré bien plus de populations que les Britanniques ne l'ont jamais fait dans leur empire. L'histoire de la Russie est une histoire d'expansion. Mais la question est : peut-on dire que cette expansion répond à un dessein ?

Eh bien, ça n'a pas de sens. C'est justement ça qui n'a pas de sens. Mais l'essentialisation de ce dessein a servi d'outil, d'abord à Napoléon, à des fins militaires et de politique internationale, puis aux Britanniques, principalement lors de la guerre de Crimée. Au milieu du dix-neuvième siècle, la Grande-Bretagne était en fait devenue la puissance hégémonique, et elle affrontait l'autre puissance hégémonique, une puissance continentale. Elle faisait pression sur cette puissance, que ce soit en mer Noire et en Crimée, ou en Inde, et plus particulièrement en Afghanistan. On a donc là deux contextes vraiment cruciaux pour la cristallisation de la russophobie, au-delà du Testament.

Le Testament était déjà imprimé en Grande-Bretagne au milieu du dix-neuvième siècle, et il a été réimprimé en mille huit cent soixante-dix, puis à la fin du dix-neuvième siècle et au milieu du vingtième siècle. Et, vous savez, Harry Truman faisait référence au Testament. Ah oui, enfin, Churchill connaissait parfaitement le Testament. À un moment donné, Harry Truman dit à l'un de ses conseillers : « Allez lire le Testament. Tout y est », vous voyez ? Donc, d'une certaine manière, je m' éloigne un peu de votre question, qui était : « Pourquoi la Russie ? » Mais il ne faut pas non plus oublier cette longue histoire. Enfin, je me souviens notamment d'avoir lu, en deux mille vingt-deux, cette petite querelle sur Telegram : des Russes qui dénigraient les Ukrainiens, et des Ukrainiens qui dénigraient les Russes.

Et l'une des insultes préférées des Ukrainiens, c'était de traiter les Russes de Mongols. Ah, les Mongols. Et ça, c'est quelque chose qui est, vous savez, vraiment au fond, au fond, au fond de nos esprits : le danger mongol. Parce que les Mongols avaient un immense empire. Et d'une certaine manière, la Russie — et sans doute consciemment, le pouvoir tsariste — a repris l'administration mongole. Et d'une certaine manière, elle devient une sorte d'empire chrétien, un empire asiatique, vous voyez ? C'est chrétien, mais ce n'est pas chrétien comme nous, parce qu'en fait, ils ont intégré le péril jaune. Et ça remonte au Moyen Âge, aux quinzième et seizième siècles.

Donc, je pense que dans ce discours russophobe, la référence aux Mongols reste très forte. Vous savez, ce qui distingue les Russes des Ukrainiens ou des Occidentaux, ce n'est pas qu'ils sont mongols, mais qu'ils ont été frappés par une épidémie de mongolisme, voyez-vous. Je pense donc que c'est l'une des failles par lesquelles la russophobie peut se développer, vous voyez. Oui, ils ne sont pas musulmans, ils ne sont pas africains, ils ne sont pas asiatiques. Ils sont chrétiens, européanisés ou pseudo-européanisés. Oui, mais au fond, il y a l'autre, et il faut avoir peur de l'autre. Et bien sûr, cela a été utilisé comme un outil très puissant pour envahir la Russie.

Donc, Napoléon s'en est servi. Les Britanniques s'en sont servis. Les Allemands s'en sont servis en mille neuf cent quarante et un, parce que le Testament était là, lui aussi, tout comme le discours russophobe. Et on le retrouve dans les propos et les attitudes de Churchill. Son opération Unthinkable, en juin mille neuf cent quarante-cinq, était conçue comme une opération offensive destinée à contrer le dessein éternel du Testament. Non pas qu'il s'exprimait en ces termes, mais il était le russophobe britannique par excellence. Et, vous savez, tous ces personnages qu'on voit graviter ici et là, comme cet intéressant personnage nommé Jacob Rees-Mogg, ils sont imprégnés de russophobie, mais aussi de la grammaire du Testament. Donc, ça ne se résume pas à : « Oh, on ne les aime pas. »

« Ils sentent mauvais » ou « Ce sont des Asiatiques. » Non, non, non. C'est autre chose. Ils sont imprégnés des éléments qui constituent les classifications du Testament. Oui, ils descendent par là. Ils traversent l'Asie centrale et ils vont nous attaquer en Inde. Ils veulent la mer Noire parce qu'ils vont étendre leur influence à travers la Méditerranée. Je veux dire, même la guerre en Yougoslavie comporte des éléments du Testament. La Serbie a été coupée de la mer Adriatique. Regardez le Kosovo, regardez le Monténégro, regardez la Bosnie… Oui, voilà le mur. C'est le mur qui sépare l'Europe occidentale civilisée des Slaves. Donc la Serbie, parce qu'elle était une alliée de la Russie, ne pouvait pas accéder à l'Adriatique.

#Pascal

Alors, selon vous, qu'est-ce que la construction de ce stéréotype russophobe implique dans cette volonté de tenir les Russes à l'écart de l'Europe ? Vous savez, ça fait des siècles maintenant, non ? Ce cliché russophobe est utilisé et développé depuis des siècles pour tenir les Russes à l'écart de l'Europe, n'est-ce pas ? Mais en même temps, il semble y avoir en Russie un très fort désir de s'

intégrer à l'Europe, jusque chez Vladimir Poutine lui-même, bien sûr. Et pas seulement chez Vladimir Poutine : remontons à Mikhaïl Gorbatchev et au rêve d'une maison commune européenne, ainsi qu'à cette tentative de la Russie postsoviétique de s'intégrer.

Bien sûr, il ne faut pas oublier l'Union soviétique. Le marxisme et le communisme étaient, au fond, un rêve très européen. C'était un projet européen, qui proposait une lecture internationaliste de ce que faisait l'Union soviétique. Est-ce que Staline avait ça en tête quand il massacrait et conquérait à tout-va ? Je n'en sais rien. Mais en tout cas, une grande partie des partisans du socialisme en Russie voyaient clairement cela comme un projet européen. Et l'Europe n'a de cesse de leur répéter, encore et encore : « Non, vous n'avez pas votre place ici. Non, vous n'avez pas votre place ici. » Et ce, jusqu'à aujourd'hui. Qu'est-ce que vous en pensez ?

#Manuel Ramos

Eh bien, ce n'est pas seulement : « Vous n'avez pas votre place ici. » C'est : « Vous ne pouvez pas avoir votre place ici, parce que nous, nous voulons avoir notre place là-bas. » Je veux dire, nous voulons la Russie. Nous voulons des parties de la Russie. Nous voulons les parties de la Russie qui ne se limitent pas à la minuscule Moscovie, à Novgorod ou à Saint-Pétersbourg. Peut-être que nous voulons Saint-Pétersbourg. Dans l'esprit de Kaja Kallas, Saint-Pétersbourg est probablement estonienne. Ça ne m'étonnerait pas qu'ils raisonnent comme ça. Alors, gardons les Moscovites en Moscovie et prenons tout ce que la Russie a pris au dix-neuvième siècle, puisque nous avons déjà pris ce que la Russie a pris au vingtième siècle. Il nous manque donc encore la partie du dix-neuvième siècle. Il nous faut encore l'Asie centrale. Et la Sibérie nous serait probablement bien utile.

Je veux dire, il ne faut pas non plus oublier que les Américains ont envahi la Sibérie en mille neuf cent dix-neuf. Les Britanniques ont envahi la région baltique de la Russie à la même époque, et les Français étaient à Odessa en mille neuf cent dix-neuf. Leur armée était à Odessa, avec pour projet de s'emparer du Donbass. Enfin, c'est un problème récurrent, cette idée qu'ils n'ont pas leur place ici, mais que nous avons notre place là-bas, n'est-ce pas ? Parce que ce qui est à eux n'est pas vraiment à eux. Ce qui est à eux peut être à nous. Et c'est quelque chose qui revient sans cesse. Et il y a, je trouve, une très belle image dans la séquence finale d'un film absolument extraordinaire, vraiment extraordinaire, qui s'appelle The Russian Ark. Je ne sais pas si vous l'avez vu.

C'est l'un des films les plus extraordinaires que j'aie jamais vus. Tout est tourné en une seule prise, du début à la fin. C'est un film très long. Une seule prise. Et il avait l'Ermitage à sa disposition pendant quatre heures pour tourner, donc il ne pouvait filmer que pendant quatre heures. Et c'est comme une fresque de l'histoire russe, de Pierre le Grand jusqu'à l'époque du film. On traverse donc l'histoire russe, de salle en salle, dans l'Ermitage. Et à la fin, il y a un immense bal. Je veux dire, sur le plan de la production, c'est l'une des choses les plus extraordinaires que j'aie jamais vues, parce que, pendant que la caméra tournait, les acteurs devaient passer d'une salle à l'autre et mettre en place une scène dans la salle suivante.

Alors, dans la scène finale, il y a un grand bal. Et on y voit le marquis de Custine. Un narrateur russe dialogue avec le marquis de Custine, qui était russophobe. Il s'est rendu en Russie à cette époque, et il écrit des choses terribles sur la Russie : les Russes sont primitifs, barbares, et cetera, et cetera. Mais il y a ce dialogue intéressant tout au long du film. Et à la fin, le narrateur russe, qu'on ne voit pas, dit à Custine : « On continue ? » Et le marquis répond : « Non, je reste ici, à ce bal, à ce bal très européen. » Et donc le narrateur, la dernière voix qu'on entend dans le film, dit : « Adieu, l' Europe. » C'est un film sorti en deux mille dix. Voilà ce que dit le narrateur russe : « Adieu, l'Europe. » C'est donc comme si, dans ce film, la période ouverte par Pierre le Grand était terminée.

#Pascal

Ces trois cents ans durant lesquels la Russie a essayé de se tourner vers l'Occident, vers l'Europe, c' est terminé. Et pour le producteur du film, il était clair, en deux mille dix, que cette période avait pris fin.

#Manuel Ramos

Oui. Donc, ce n'était pas en deux mille vingt-deux, mais en deux mille dix. C'est un très beau film. Tout le monde devrait le voir pour comprendre l'esthétique russe, l'histoire russe. Vraiment, c'est un film merveilleux.

#Pascal

Vous savez, je me demande quand même comment ça fonctionne. Le cliché russophobe, le racisme russophobe dans l'histoire européenne, est probablement l'un des racismes qui ont le mieux réussi, et pourtant, on en a connu beaucoup. J'en ai discuté avec Yakov Rabkin, et lui, bien sûr, l'a comparé à cet autre racisme qui a très, très, très bien réussi : l'antisémitisme. Il a expliqué comment tous deux jouent sur des thèmes très similaires pour construire cette figure de l'Autre dont on a besoin pour mobiliser son propre groupe politique contre cet ennemi. Dans le cas des Russes, c'est l'ennemi de l'extérieur. Dans le cas des Juifs, c'est l'ennemi de l'intérieur.

Et ça, on l'a recyclé tant de fois au cours de l'histoire de l'Europe. Ça change de forme, mais les clichés restent les mêmes. Et on le voit en ce moment, bien sûr, dans les discours. Et l'une des choses fascinantes avec le cliché russophobe, c'est que le Russe doit être à la fois malfaisant, sinistre et extrêmement menaçant, mais aussi ridicule, stupide, brutal et un peu idiot. Et les deux doivent être vrais en même temps. Si vous remettez en question l'une de ces deux images, vous vous attirez, en gros, la colère du russophobe avec qui vous discutez, parce qu'il vous dira que vous n' avez rien compris aux Russes. Et à votre avis, pourquoi faut-il que ce contraste, cette sorte d' oxymore au sein d'un même personnage, soit vrai ?

#Manuel Ramos

Enfin, oui, il faudrait probablement psychanalyser tout l'Occident pour avoir une réponse. Mais c'est ce qu'on appelle la russophrénie : l'idée qu'ils sont incapables, mais qu'ils vont nous conquérir. Enfin, c'est comme deux positions totalement opposées au sein d'une même catégorie. Je trouve ça fascinant, parce que chaque catégorie contient son contraire. Le problème, parfois, c'est qu'on ne veut pas voir la catégorie dans son ensemble. On essaie toujours de séparer les éléments en bons et en mauvais, et ainsi de suite. Mais les catégories changent constamment de forme, selon le contexte, selon les circonstances. Une catégorie stable, ça n'existe pas, sauf dans un esprit aristotélicien.

Ils sont aristotéliciens. Il n'y a aucune bonne leçon à en tirer. L'idée que les catégories sont binaires n'a pas vraiment de sens, et on sait qu'elles n'ont pas vraiment de sens, mais on croit dur comme fer à cette absurdité. Donc, ce que je veux dire, c'est que, oui, cette façon de faire du Russe un autre, comme je l'ai dit, ne concerne pas seulement le Russe, mais aussi le masque du Russe. Et ça s'inscrit aussi dans l'esprit et les attitudes des Russes. Je me souviens d'un historien russe de la fin du dix-neuvième siècle… J'ai oublié son nom. Il a une remarque très drôle.

Il dit : « Eh bien, le Moscovite — c'est-à-dire le Russe — et l'Ukrainien sont tous les deux très, très rusés et intelligents. Ce sont des gens très malins. Seulement, l'Ukrainien est rusé parce qu'il veut paraître plus intelligent qu'il ne l'est, tandis que le Russe fait semblant d'être plus bête qu'il ne l'est. » C'est très drôle. Enfin, c'est très raciste. Mais vous voyez, cette idée de masques, de double perception et de dissimulation joue tout autant dans l'esprit occidental que dans l'esprit russe.

Il y a aussi une chose qui, je crois, se trouve dans la deuxième partie de l'article — dans la deuxième partie de cette deuxième partie — et qui me fascine. C'est une expression apparue au milieu du dix-neuvième siècle. Dostoïevski ou Gogol en parle. C'est une expression populaire russe. Son sens évolue un peu, mais elle reste très forte, parce que j'ai regardé des débats à la télévision russe en deux mille vingt-trois ou deux mille vingt-quatre qui portaient précisément ce titre. Et ce titre, c'est : « La dame anglaise nous fait caca dessus. » Elle nous fait caca dessus, oui. La dame fait caca. La dame fait caca. La dame anglaise fait caca.

L'idée, c'est que les Anglais nous créent des problèmes, pas directement, mais toujours indirectement. Alors, ils poussent les Turcs à nous faire la guerre. Ils poussent les Français à nous faire la guerre, mais eux restent toujours en retrait. Ils poussent les Américains à nous faire la guerre. Ils poussent les Ukrainiens à nous faire la guerre. Il y a donc cette idée, cette essentialisation aussi des Britanniques, présentés comme des gens rusés qui veulent nous détruire. Et c'est très ancré dans la culture populaire russe. Il y a des chansons, des blagues. Je veux dire, cette idée que les Anglais sont là, qu'ils n'existent que pour nous nuire. C'est donc une sorte de réaction populaire à la russophobie. Il y a de l'anglophobie, une très forte anglophobie en Russie. C' est ce que je veux dire.

D'un autre côté, j'ai écrit un autre petit billet, ou article, sur Substack, à propos de la russophilie. Je pense que c'est aussi nécessaire, et je crois que je vais le publier aujourd'hui. Peut-être que la

russophilie peut atténuer la russophobie et nous aider à la comprendre. Et qu'est-ce que… pardon. Non, allez-y. Pardon, allez-y. Eh bien, la russophilie est un phénomène qui s'est développé tout au long du dix-neuvième siècle en France. Et c'est très important pour comprendre les attitudes des Français, et en partie celles des Allemands, ainsi que la façon dont elles se distinguent des positions officielles, qu'elles soient françaises, allemandes ou britanniques. Là encore, c'est un concept très ambigu, qui a suscité beaucoup de débats en France. L'idée de la commune — la commune rurale russe — est idéalisée tout au long du dix-neuvième siècle.

Et c'est très clair : la commune russe représente une sorte d'idéal, selon lequel la communauté russe est naturellement socialiste. Les Russes seraient donc parvenus au socialisme sans avoir à passer par la prolétarisation et l'urbanisation. Cela devient alors un idéal : celui de la commune russe, qui a combattu les Mongols et leur a survécu, et qui a été mise en péril par Pierre le Grand et sa politique d'européanisation. C'est un motif récurrent dans le débat intellectuel français. Et, bien sûr, cela a nourri la pensée de Marx, celle des socialistes dits utopiques, comme Proudhon, et tout le discours sur le socialisme, le communisme et l'anarchisme au cours du dix-neuvième siècle.

Mais c'est aussi quelque chose qui a contribué à façonner des idées devenues des réalités politiques et historiques, à savoir la révolution de mille huit cent quarante-huit, puis la Commune de mille huit cent soixante et onze, la Commune de Paris. Bien sûr, vous savez, pour moi, c'est intéressant parce qu'aujourd'hui, en Europe du Sud, dans ce qu'on pourrait appeler les terres de l'Empire romain au sein de l'Union européenne — ou de la désunion européenne —, il y a les territoires qui ont été conquis par les Romains et ceux qui ne l'ont jamais été. Et donc, vous savez, il y a la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et la Grèce. Et ces pays sont en pleine effervescence parce que les jeunes se battent pour leur survie. C'est une lutte de classes et de générations.

#Manuel Ramos

Et ce que je trouve intéressant, c'est que la Commune est née en grande partie à cause du droit de propriété et du manque de logements à Paris. Il faut donc envisager la possibilité d'imaginer un avenir au-delà du néolibéralisme et de cette prison dans laquelle l'Europe est enfermée. Au dix-neuvième siècle, la Russie — la Russie rurale — entrevoyait la possibilité de dépasser l'individualisme et le libéralisme. Je ne sais pas, peut-être qu'en devenant un peu plus russophiles, nous pourrions essayer de trouver un moyen de résoudre bon nombre des problèmes de l'Europe.

#Pascal

Je veux dire, il me semble évident que si nous essayons de nous inspirer des meilleures qualités de nos voisins, nous pourrons naturellement améliorer notre propre maison. Mais malheureusement, il existe aussi une très longue tradition européenne qui consiste à croire que votre maison est la seule qui vaille dans le quartier et que tous les autres vivent dans une jungle. C'est ainsi que monsieur Borrell voyait les choses. Mais, vous savez, il n'est pas le seul. Permettez-moi plutôt de vous poser cette question. Le terme « russophobie », et plus précisément le mot « phobie », me paraît toujours

mal choisi, parce qu'il implique la peur. Une phobie, c'est une peur. Mais d'après ce que je vois dans ces clichés et tout le reste, la part de peur semble beaucoup, beaucoup plus faible que celle d'un véritable dégoût.

Vous savez, ce n'est pas que vous en avez peur, c'est plutôt que la chose en question vous dégoûte. Qu'en pensez-vous ? Est-ce que le mot « phobie » vous semble approprié ? Parce que la russophilie, l'amour de la Russie, bien sûr, je pense que ce terme convient à tous ceux qui aiment la musique russe, sa grande littérature, son architecture, et ainsi de suite. Il y a tant de choses en Russie qui méritent l'admiration, n'est-ce pas ? Je veux dire, ce qui a été accompli est absolument magnifique. Mais le terme « phobie », qu'en pensez-vous ?

#Manuel Ramos

Eh bien, en fait, Glenn Diesen revient là-dessus dans son livre, et d'autres l'ont fait aussi. J'essayais de ne pas me tromper de date. C'est, je crois, en mille huit cent trente-six, n'est-ce pas, que le terme « russophobie » commence à entrer dans le débat public. Et il est immédiatement, immédiatement critiqué par la London and Westminster Review, que dirigeait Stuart Mill. Et ce qu'il dit, ou ce qu'on lit dans ce numéro de la revue, c'est : « Les ministres sont frappés par cette maladie épidémique qu'est la russophobie. » Donc, en mille huit cent trente-six, la russophobie était vue par certains comme un outil, par d'autres comme une maladie, quelque chose qui occupait en quelque sorte l'esprit des gens et les empêchait de réfléchir à d'autres problèmes.

Comme ils étaient tellement obsédés par la peur de la Russie, ils ne se souciaient pas des politiques sociales en Grande-Bretagne, parce qu'ils étaient complètement atteints de cette maladie qu'est la russophobie. Vous voyez, je ne sais pas si je réponds à votre question, mais je crois que c'est aussi un prétexte pour ne pas affronter les problèmes que nous avons. Alors, vous savez, à Lisbonne, à Porto, à Barcelone, à Paris et à Athènes, il y a tout le temps des manifestations, et beaucoup de débats publics à la télévision et sur les réseaux sociaux autour de la crise : la crise du logement, la crise de l'école, le manque d'argent, pas d'argent pour ceci, pas d'argent pour cela, et cetera, la destruction des économies.

Mais personne ne parle du lien entre ces choses. Nous avons les neurones. Enfin, je ne dis pas que les gens sont stupides. Nous avons les neurones, mais nous avons un problème avec les dendrites. Nous avons des problèmes de connexions. Nous ne faisons pas le lien entre ce qui se passe en Ukraine, la guerre entre la Russie et l'Occident, et les problèmes que nous avons, nos problèmes du quotidien. Alors je me dis qu'un jour, les gens se réveilleront peut-être et diront : « Oui, nous avons ces problèmes. » Ces problèmes ont été en partie aggravés par la guerre et par les coupures, vous savez, par ce « Goodbye Europe » ou ce « Goodbye Russia ». C'est le reflet de « Goodbye Europe », le film d'auteur russe.

Donc, ce divorce coûte cher à l'Europe, et surtout à l'Europe la plus pauvre, cette Europe du Sud qui a été intégrée à l'Europe du Nord, protestante et individualiste, en tant qu'économies de

consommation. Et, vous savez, aujourd'hui, nous sommes des parcs touristiques. Je veux dire, en Europe du Sud, nous sommes devenus deux choses, je crois : des attractions touristiques, de plus en plus pour les Américains, les Chinois et les Indiens, et l'équivalent méditerranéen de la Californie. C'est-à-dire une agriculture industrielle sous serre, avec une main-d'œuvre étrangère, une main-d'œuvre pauvre. Et nous nourrissons le monde avec des fruits rouges, des tomates et des tomates cerises, parce qu'on les produit dans le sud de l'Espagne, dans le sud du Portugal, dans le sud de la Grèce, dans le sud de l'Italie. Voilà à quoi se résume l'économie de l'Europe du Sud. Nous avons un énorme problème. Je veux dire, c'est comme si on appelait Houston : « Houston, nous avons un problème. »

Si on appelle Bruxelles, Bruxelles ne répond pas vraiment, parce que Bruxelles n'a pas de réponse à ça. Vous savez, la maladie russophobe y est partout. C'est de cela que parlait Mill. Alors, quelque chose va finir par céder, c'est certain. Je ne sais pas si ce sera pour le meilleur ou pour le pire, mais quelque chose est en train de se fissurer. Et je crois que l'Union européenne elle-même est en train de se fissurer. Et là, les russophobes diront : « Oui, elle se fissure parce que… il suffit de lire le Testament de Pierre le Grand. Tout est là. Ce sont les Russes. Ils mènent une guerre hybride, et ils tiennent à détruire l'Union européenne, parce que c'est leur dessein, leur dessein éternel : nous détruire. » Alors, je crois que ces gens continueront à nous parler du testament bien longtemps après la destruction de l'Europe.

#Pascal

C'est vraiment fascinant. Et merci beaucoup. Ça répond très précisément à ma question, en fait. Une phobie, pas au sens d'une peur, mais au sens d'une maladie. Et oui, ça aurait beaucoup plus de sens. Une maladie qui finit par occuper tout votre champ de vision, n'est-ce pas ? Donc, au lieu de regarder ce qui détruit vos économies, votre tissu social, et ainsi de suite, à savoir, au fond, le capitalisme libéral qui commence à se dévorer lui-même, vous vous focalisez sur une conquête russe imaginaire, tellement intelligente et, en même temps, tellement stupide que vous pouvez parfaitement l'expliquer. Et elle est malveillante, et elle fonctionne bel et bien. Vous avez donc le meilleur des deux mondes, surtout si vous êtes installé quelque part à Bruxelles et que vous vous fichez éperdument de ce qui arrive à votre pays d'origine.

En même temps, c'est quand même une fin très triste pour cette histoire européenne, vous savez, celle de la Russie en Europe, ou de l'Europe avec la Russie. Pensez-vous qu'à un moment donné, on y verra plus clair ? Parce que, vous savez, malgré toutes les erreurs des Européens, il nous arrive de tirer les leçons de notre propre passé cruel et de dire : « Oui, écoutez, le colonialisme, c'était vraiment terrible. L'esclavage que nous avons pratiqué et qui a fait notre prospérité, c'était vraiment terrible. L'exploitation des classes ouvrières pendant la révolution industrielle, c'était vraiment terrible. » Et, vous savez, nous essayons de réparer tout ça, petit à petit. Nous ne le faisons jamais complètement, jamais de tout cœur, et jamais autant qu'il le faudrait, mais nous le faisons un peu. Pensez-vous qu'il y ait une chance de remédier à ce type de racisme qui gangrène encore l'esprit de nombreux Européens ?

#Manuel Ramos

Vous êtes bien plus optimiste que moi. Je veux dire, la Russie ne va pas disparaître. Non, elle va rester. Et elle ne va probablement pas s'affaiblir dans les prochaines années. Enfin, je pense que, vous savez, la façon dont les puissances européennes ont réagi à la guerre et aux événements de février deux mille vingt-deux était vraiment stupide. Leur réaction, c'était : « Oui, nous avons une occasion à saisir. Nous avons une occasion à saisir. » Ce qui est intéressant avec le testament de Pierre le Grand, c'est qu'il n'a pas toujours été là. Ce testament apparaît et disparaît. Vous savez, pour les Britanniques et les Américains, il a disparu. Il fallait qu'il disparaisse pendant la Première Guerre mondiale. Il fallait qu'il disparaisse pendant la Seconde Guerre mondiale.

Alors parfois, vous savez, quand ça les arrange, le testament ou ses résurgences réapparaissent, puis disparaissent. Et en deux mille vingt-deux, ça les arrangeait de conquérir la Russie, vous savez, d'infliger une défaite stratégique à la Russie, de la fragmenter, de l'affaiblir. Enfin, les discours des responsables politiques en étaient remplis, comme on le sait. Mais maintenant, ce n'est plus le cas. Alors ils doivent trouver un mécanisme pour s'adapter, en disant : « Oui, oui, nous ne sommes pas en train de conquérir la Russie, mais eux sont en train de nous conquérir, et ils nous détruisent. Et maintenant, ils ont Weidel et l'AfD, et Marine Le Pen arrive. » Et, vous savez, c'est un nouveau discours, une nouvelle russophobie : une russophobie née de la peur d'être détruits par le testament, parce que le testament dit que les Russes sèmeront la division en Europe.

Nous ne sommes donc pas dans une phase de conquête, mais plutôt en train d'avancer comme des somnambules vers cette autodestruction provoquée par les Russes. Vous avez des idiots comme Merz qui disent : « Nous sommes en guerre contre la Russie et nous allons transformer l'Allemagne en machine de guerre. » Et lui, il pense encore à conquérir la Russie. Et d'autres aussi pensent à conquérir la Russie. Mais l'état d'esprit général est plutôt à l'abattement, je crois. Et c'est un moment où les gens commencent à se dire : « Oui, nous sommes entre la Russie et l'Amérique. Et peut-être que l'Amérique n'est pas le pays de la liberté et de la démocratie, et que nous n'avons pas à admirer l'Amérique ni à mépriser la Russie. »

Ce moment où il y aura au moins un équilibre entre ces deux superpuissances viendra, vous voyez, dans le sens où la russophobie pourra être, non pas remplacée, mais atténuée par l'américanophobie ou l'anglophobie. Parce que, vous savez, le jour où les Britanniques entreront dans l'Union européenne — puisqu'Andy Burnham a ce projet de les y faire revenir —, je veux dire, c'est un peu comme si on disait : « Ah oui, on a le poulailler ici et le renard là-bas. Faisons entrer le renard dans le poulailler. Bonne idée. » Enfin, si vous voulez détruire ce qui reste de l'Union européenne, vous n' avez pas besoin des Russes. Il suffit de faire entrer les Britanniques dans l'Union européenne, et ils s' en chargeront eux-mêmes, à mon avis. Je veux dire, ils vont développer leurs relations avec les pays baltes et les Polonais pour détruire l'Allemagne et détruire la France.

Je veux dire, on reviendra aux petits jeux de pouvoir qui ont englouti l'Europe depuis le Moyen Âge. Et c'est ça, je pense, le problème. C'est pour ça que, vous savez, je dis parfois à mes amis, quand ils me disent : « Oui, les Russes arrivent » — parce qu'il y a des gens qui me répètent ça tout le temps, « Oui, Poutine est maléfique » —, je veux dire, mais enfin, quoi ? Écoutez, la Russie est le plus grand pays du monde. Pourquoi les Russes voudraient-ils d'une péninsule de l'Asie remplie de haine et de nationalismes qui n'ont jamais été apaisés ? Je veux dire, on est plus petits que l'Inde. Vous savez, on dit que l'Inde est un sous-continent de l'Asie, mais on dit que l'Europe est un continent. L' Europe n'est pas un continent. L'Europe est une péninsule de l'Asie, et elle est peuplée de gens qui se battent entre eux depuis toujours.

Et parfois, comme nous n'avons pas beaucoup de ressources, nous allons en chercher en Russie, ou en Ukraine, ou en mer Noire. Ou alors, il nous faut émigrer, ou conquérir les mers, parce que nous sommes une petite péninsule surpeuplée qui n'a pas les ressources nécessaires pour nourrir sa population. Alors, vous savez, à la fin du dix-neuvième siècle, le plus grand mouvement migratoire au monde, bien plus important, en proportion, que les migrations actuelles, c'était l'émigration européenne. Je veux dire, c'était énorme, vers le Brésil et partout ailleurs, parce que le continent ne pouvait pas accueillir tout le monde. Et maintenant que nous n'avons ni les ressources, ni l'énergie, ni l'industrie, nous sommes tout simplement condamnés sur cette petite péninsule. Donc, à mon avis, soit nous faisons la paix avec la Russie, soit il nous faudra émigrer en Afrique.

#Pascal

Non, non, voilà ce qu'on va faire. On repeint le bâtiment de la Commission européenne en blanc, et on repeint aussi en blanc les parlements de nos capitales. On retourne les portes pour pouvoir les verrouiller de l'extérieur. Et puis on leur met quelques gardiens et tout ce qu'il faut pour s'occuper de ces pauvres fous. Mais ensuite, on va chez le fleuriste, on achète des fleurs, et on frappe à la porte de la Russie en leur demandant : « Dites, on peut en reparler ? » Mais à un moment donné, on s'en remettra. Et les fous resteront toujours des fous, mais je ne pense pas qu'ils resteront au pouvoir éternellement. Manuel, c'était vraiment passionnant. Merci beaucoup.

#Manuel Ramos

Eh bien, tout le plaisir était pour moi, et merci de m'avoir invité. Les personnes qui souhaitent lire votre essai peuvent bien sûr se rendre sur votre Substack.

#Pascal

Et c'est très long.

#Manuel Ramos

Oui, c’est ennuyeux et long. Mais, vous savez, je n’arrivais pas à m’arrêter. Je n’arrivais pas à m’ arrêter, et je me disais, vous savez, qu’il fallait bien que je raconte toute l’histoire en détail. Alors, voilà, je me suis laissé emporter.

#Pascal

Alors, allez tous y jeter un œil. Ça s’appelle « Russophobia Forged ». C’est sur le Substack de Manuel Ramos. Faites une recherche sur Google et vous le trouverez. Je mettrai aussi le lien dans la description ci-dessous. Manuel Ramos, merci beaucoup de nous avoir accordé votre temps aujourd’ hui.